L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 26 JANVIER 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

IV.

Comment on se dégermanise.—L'opéra et l'opérette.—Ceci tuera cela.—Une royauté qui se maintient.—Un mot à la direction de l'Opéra—Girofflé-Girofla.—Deux rôles agaçants—M. Tony Reine—Mme Reine.—Réunion de l'Union Française.—La troupe de comédie.—LE KLEPHTE.—*Mmes Guetty—Dachet.—MM. Lineral—Perrenot—Chamonin.*—LA GRÈVE DES FORGERONS. —LE DIVORCE.— *M. Marchand.—Mme et Mr Caisso.—M. Louis Marcus—La Petite Mariée—Mmes Reine-Thal-Aubert—MM. Tony-Reine-Geraizer-Lefèvre—Trop de zèle—Société Hospitalière des Dames Louisianaises—Son Concert et ses remercîments—Mme Marguerite Samuel—Musique de Chambre— Second abonnement à l'Opéra—Benéfice de Mme Dachet.*

L'opérette est une forme éminemment française ; nul n'y contredira, j'imagine. Et cependant, là encore c'est à un prussien, Jacques Offenbach, que doit être attribuée la paternité, musicale s'entend ; de même que de la Prusse aussi vint Meyerbeer, le créateur du drame lyrique français, du grand opéra, tel qu'on l'a compris, depuis *Robert le Diable* et *Les Huguenots*, et qui, lui non plus, n'a rien d'allemand et ne ressemble à aucune autre manière du maître des maîtres.

Offenbach était né par hasard outre-Rhin, mais ce fut à Paris que se précisa, que se développa son esprit. Ce qui restait en lui de l'allemand, si jamais il en eut quelque trait, disparut définitivement dès le jour où, chef d'orchestre de la Comédie-Française, Offenbach se mit en tête de broder de musique les Fables de La Fontaine. C'était la première forme de cette fantaisie qui, après avoir passé par la transformation des saynètes, comme *Les Deux Aveugles*, *Ba-ta-clan* *Le Violoneux*, etc., etc., devait devenir l'opérette, et faire école, c'est le mot.

Lorsque Jacques Offenbach, fatigué de la bohème ; las de poursuivre sans cesse la terrible chasse à la pièce de cinq francs, se réfugia dans l'opérette, et y trouva le gîte excellent que vous savez, on s'écria que ces flons-flons n'avaient pas la vie dure, que vite le souffle leur manquerait, que plus vite encore le public manquerait.

Faux prophètes.

On s'est fort récrié contre le succès du spirituel compositeur ; on a protesté, par la plume et la parole, au nom du contre-point mécanique. Les ratés ont dit en chœur que la venue de ce charmant gouailleur d'outre-Rhin était une autre invasion de Barbare ; et l'on s'est flatté de pouvoir vite expulser ce Germain qui installait ainsi la musique à l'enseigne du rire. Les artistes de talent réel, eux, se sont laissé prendre à ce rire communicatif, et ils ont pensé justement que les joyeusetés ne sont pas interdites même au contrepointiste le plus ferré. Offenbach n'avait pas, du reste, la prétention d'être celui-là. Seule les gens qui, de leur propre autorité, s'intitulaient sérieux, seuls, les fruits secs furent pris d'une amusante indignation contre ce réveillonneur qui, en plein Paris, venait faire concurrence, et concurrence fort grave, pardieu ! aux maîtres les plus acclamés.

Ils formèrent une ligue contre ce prussien, oublieux de la sorte le grand art ; amassant plus de papier Joseph et conquérant plus de vogue dans sa petite boutique que ces grands prêtres n'en obtenaient dans la solennité de leurs temples. On renouvela contre cet empirique le serment d'Annibal contre Rome. Et il s'en esclaffait, le madré ! car c'était encore une réclame pour lui.

Vous savez ce qu'il en est advenu. Depuis plus de trente ans l'opérette trône ; et c'est là un résultat qu'obtiennent difficilement en France les royautés qui, d'ordinaire, n'y dépassent guère la période de dix-huit années. A l'heure actuelle, elle est encore en pleine floraison ; les imitateurs d'Offenbach se multiplient toujours.

Cela se conçoit de reste. Ce répertoire est d'excellent rapport, et pour y contribuer, pas n'est besoin d'être une personnalité bien saillante. Un livret égrillard — première condition, quoiqu'en disent les comédiens de l'austérité — quelques situations résolument risquées, des mélodies faciles, dont le rhythme soit bien accentué ; de la musique vive, rutilante, dont puissent s'emparer aussitôt les orchestres de bal ; un prétexte à exhibition de femmes et de costumes déshabillant autant que possible, le tout mouvementé d'un dialogue, épicé, sauce méridionale ; voilà le plat voulu.

De l'originalité, tant mieux si vous en avez. Si elle vous manque néanmoins, pas ne vous estinterdit de grappiller de ci de là ; le public ne vous en voudra pas de lui présenter à nouveau les pommes du voisin, pourvu que le fruit soit bien choisi, ait de la saveur.

Mais voilà le malheur, et c'est là le seul grief que nous puissions avoir contre le père de cette longue et carnavalesque ligne : la recette de l'opérette est d'une exécution si aisée, relativement parlant, que cette sorte de cuisine musicale, fortproductive, en a tenté, en tente chaque jour un grand nombre.

Cette exploitation nouvelle a profondément altéré, adultéré l'art ; on a vu là un moyen expéditif d'avoir pignon sur rue ; et beaucoup qui, en persévérant dans un travail grave, déjà poussé loin, seraient arrivés peut-être à des œuvres capitales, ont mieux aimé s'arrêter en route et s'en tenir à ces moins ambitieuses partitions d'opérettes, avec lesquelles il est tant et tant d'accommodements. Le niveau artistique en a certainement baissé ; les maîtres du drame lyrique vieillissent, s'abstiennent, sont à sec ou meurent ; et à part MM. Massenet et Saint-Saëns—à l'endroit desquels il est des réserves à faire—où sont donc les jeunes qui les remplacent ?

Croyez-le, les puérilités—souvent fort jolies, j'en conviens—mais les puérilités, enfin, de l'opérette, ont fortement contribué à cette présente disette. Grâce à ce genre, le grand opéra périclite, et vous voyez qu'à Paris même on a bien de la peine à le soutenir, fût-ce avec le secours de la subvention annuelle du gouvernement, c'est à dire huit cent mille francs.

Néanmoins, pour que l'opérette exerce son empire sur le public et spécialement un public semblable au nôtre—il est de toute urgence qu'elle soit fréquemment, très fréquemment renouvelée ; et c'est là-dessus que je veux une fois encore appeler l'attention de l'administration de l'Opéra.

Les partitions dans cette donnée pullulent ; il en est beaucoup qui ne sont point ou qui ne sont que peu connues ici ; celle-là peuvent amener peut-être la réussite pécuniaire d'une campagne de quatre mois. Mais s'imaginer que des reprises continuelles puissent suffire à intéresser la masse, serait une erreur coutieuse.

Je signale ce danger à propos de *Girofflé Girofla*.

Cette si Lecocq se fut fié à ces trois actes pour établir sa réputation, il lui eût fallu singulièrement décompter. Ici il n'est plus lui-même ; ni charme mélodique, ni esprit, ni gaîté. Tout cela est traînant, fade, terne ; raté en un mot. On dirait que le musicien a voulu payer les librettistes en leur propre monnaie ; qu'il a eu vue de leur rendre ennuyeux pour ennui. Revanche complète, selon moi.

Je ne connais, pour ma part, aucuns rôles au théâtre plus agaçants, plus idiots, plus absolument vides, plus maniérés, plus prétentieux à la fois que ce Marasquin et ce Mourzouck. C'est à abandonner son fauteuil quand ils entrent en scène. Mais quoi : ils n'en sortent point, pour ainsi dire, les malfaiteurs ; ils l'envahissent. J'ai eu beau chercher, fouiller dans tous ces trois actes—éternels, soporifiques, livret et partition parlant—je n'ai pu, je n'y peux découvrir que le personnage—usé comme on ne l'est pas—de Bolero, qui ait un peu la note comique. En ajoutant toutefois que celle-ci reste presqu'invariablement la même, d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

Je le confesse, l'agacement que produisent sur moi ces deux gendres, me rend incapable d'apprécier les artistes qui sont chargés d'en revêtir l'enveloppe. Malgré moi je les tiendrais responsables de l'ennui que me causent Lecocq et ses complices du poème.

Cela dit, je me hâte d'ajouter que ce Dandin de Bolero est peut-être, avec celui du *Jour et la Nuit* le meilleur rôle de M. Tony-Reine. Il y est amusant malgré les auteurs, on peut l'affirmer.

De très aimables détails, ainsi que toujours, chez Mme Reine, dans le personnage incolore de Girofflé-Girofla ; cependant ce n'est point là, en vérité, qu'il faudrait juger son gracieux talent. Du reste, la pièce a très péniblement marché ; rien n'était bien su, bien fondu ; cela manquait d'ensemble, d'élan.

Cette reprise a eu lieu, on le sait, au bénéfice de l'Union Française ; et, grâce aux excellentes dispositions qui animaient toute cette salle pleine, à cette soirée de gala, cette incomplète exécution n'a pas été trop mal accueillie.

Pourtant il est de mon devoir de répéter ce que j'écrivais il y a deux jours : " Cette fois l'avantage est décidément resté aux sujets de la troupe de comédie."

Oui, et je maintiens mon dire. Je ne me fais point illusion sur elle, vous le devinez aisément. Je sais, vous savez qu'elle est regrettablement incomplète ; et je me demande pourquoi on n'a pas achevé l'œuvre commencée en y ajoutant trois ou quatre sujets. N'importe, il est là des comédiens qui ont leur prix, si j'en juge par la demi-connaissance que j'ai faite d'eux.

En attendant que je les retrouve dans d'autres ouvrages, je note que j'ai écouté avec un vif intérêt *Le Kleptke*, joué par Mmes Guetty, Dachet, MM. Chamonin, Lineval, Perrenot.

Mmes Guetty et Dachet que je voyais pour la première fois, à vrai dire, m'ont laissé d'elles une favorable impression.

Quoique l'on ne puisse se permettre de se former un jugement, de le formuler surtout, à la suite d'une unique audition, et alors qu'il s'agit d'un caprice en un acte comme *le Kleptke*, je n'hésite point à écrire que dans le rôle, assez étroit, assez terre-à-terre d'Amélie, Mme Guetty a fait valoir deux bonnes et sérieuses qualités : la distinction, la sobriété. Elle détaille soigneusement, mais sans afféterie. Elle n'a point de ces préciosités, de ces exagérations de féminité, qui sont de la manière, de la convention, et non du jeu dans le sens vrai du mot ; qui caractérisent si souvent le jeu des artistes de province.

Fréquemment, le fait de se trouver en face d'un nouveau public, pousse ceux-là même—qui d'ordinaire s'en abstiennent—à des soulignes trop accentuées. C'est alors que trop obstinément, trop continûment on ouvre la pédale, et qu'on arrive ainsi à plus de bruit que de nuances. C'est, dans le domaine de la comédie, ce qu'est, dans le domaine de l'opéra, l'artiste qui donne de la voix au lieu de chanter ; qui substitue le cri au coloris.

Jusqu'ici, et je l'en félicite, Mme Guetty n'a pas versé dans ce trop plein. On ne saurait trop encourager une réserve qui va se perdant sur la scène contemporaine, et à laquelle ne s'astreint pas guère que l'école parisienne.

En dehors de celle-ci, que de gâcheurs qui confondent l'enluminure avec la peinture, et vous aveuglent de leurs tons criards !

Mme Guetty a le sentiment de ce qu'elle dit et n'y insiste pas, parce qu'elle est en présence d'un public intelligent, sachant comprendre même à demi-mot. Elle a raison. De temps à autre notre public applaudira bien tel ou tel effet haut, trop haut en couleur ; cependant, croyez-le, vite il arrivera à la satiété sous ce rapport ; dans sa grande majorité, il est peu friand des surchauffages. Les touches délicates durent mieux avec lui.

J'ignore si en cela je fais fausse route ; vous ne le direz : il m'a paru que Mme Dachet était comme emprisonnée dans le rôle de Claire ; qu'il lui faudrait un champ plus vaste ; dialogue et situation un peu plus débridés.

La connaissance du théâtre est là ; elle dit avec intelligence, avec justesse ; néanmoins ne pensez-vous pas qu'elle serait beaucoup plus à son aise dans les scènes mouvementées que dans les situations calmes ? La note vive, égrillarde, lui sied mieux, j'imagine, que la note tendre.

Quoi qu'il en soit, elle aussi semble être sympathique au public, et voici que tout à l'heure celui-ci aura l'occasion de le lui témoigner. Je vous dirai comment, à la fin de ce bulletin.

M. Lineval est un jeune premier soigneux de tous les détails ; cela saute aux yeux. Il a de la tenue, de la correction, de l'aisance, et souvent aussi de la finesse. Chez lui aussi je remarque la sobriété, sobriété voulue, et bien, à sa place, d'ailleurs, dans ce rôle de Philippe, qui ne saurait suffire pour bien connaître une personnalité artistique.

J'attendrai donc, afin de mieux fixer mes idées à son sujet, que je l'aie entendu dans un autre ouvrage. J'ai la persuasion que M. Lineval est de ces artistes qui gagnent graduellement du terrain et le savent maintenir, parce qu'ils unissent la conscience, la sincérité à l'intelligence scénique.

Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous dire que M. Perrenot a ce qu'on appelle le physique de son emploi. Son visage est déjà une invite au rire ; son indivi- ému émacié, tout d'une venue, a été découpé sur le patron du comique. Sujet souvent fort amusant, et utile toujours.

M. Chamonin est une vieille connaissance, dont j'ai eu l'occasion de vous parler fréquemment autrefois. Ses visites à la Nouvelle-Orléans ont été multipliées, et à chacun de ses retours, j'ai trouvé en lui immédiatement un accueil aimical et flatteur tout à la fois. Cette popularité il la doit à son talent et à son respect de l'art. Respect de l'art, ai-je dit, et je m'explique.

M. Chamonin, 1er comique, tient un emploi où les incitations à la charge sont fréquentes. C'est là un écueil sur lequel il est assez aisé d'égarer un public, d'enlever un facile succès. M. Chamonin ne recourt point à ce moyen empirique ; il le dédaigne même, et c'est là une des raisons pour lesquelles il fait longue et bonne carrière. Aidé de son expérience du théâtre, de son excellent tempérament, il étudie minutieusement son personnage, et c'est après l'avoir examiné sous ses faces diverses qu'il en établit la composition, qu'il essaie de le portraiturer. Il en résulte qu'il fait presque toujours ressemblant.

Sa qualité dominante—et c'est là une qualité maîtresse—est le naturel. A ce naturel il s'attache, il s'astreint ; et c'est ainsi qu'à chaque pas lui viennent les intonations les plus heureuses, les jeux de physionomie les plus vrais. Les effets lui arrivent nombreux, et jaunes pas ils semblent voulus ; on dirait qu'ils naissent d'eux-mêmes. C'est de l'art.

Quelquefois il se glisse de la monotonie dans ses inflexions, dans son jeu ; mais souvent aussi il faut attribuer ces redites au fait que nombre des rôles dont il a charge, paraissent avoir été écrits sur un même modèle ; et il est difficile alors à l'artiste de ne pas revenir à des traits déjà connus.

Cependant M. Chamonin sait se diversifier ; et j'en ai eu dernièrement une nouvelle preuve l'autre soir. Après avoir été plein de rondeur, plein de spirituelle bonhomie dans le rôle de Pripiernou, il a su trouver les accents les plus vrais, les plus pénétrants, dans *La Grève des Forgerons*. Tout un contraste.

Tout ce qui dans ce petit drame à un parfum, parle au cœur, il l'a dit avec une sensibilité extrême. Il y a mis toute son âme, tout son être ; tant et si bien qu'à la fin de ce long monologue qu'il a vécu à la rampe, pour ainsi parler, il était absolument épuisé. L'émotion n'était point à la surface ; elle l'envahissait, et elle s'est communiquée à la salle. La Conférence : *Le Divorce*, a été dite par M. Marchand avec une rare aisance et cette finesse que je lui connais depuis longtemps. Une interprétation semblable équivaut à une collaboration. A coup sûr, si vous lisez cette boutade de MM. Grangé et Bernard vous y goûterez pas le plaisir que l'artiste vous a procuré en la jouant. J'espère bien que M. Marchand nous tient en réserve plus d'une surprise de ce genre.

Le duo de *Mireille* (Magali) est une des pages les plus fraîches, les plus poétiques de l'œuvre de Gounod. Mme et M. Caisso, accompagnés par M. Louis Marcus, l'habile pianiste de l'Opéra, y ont été écoutés avec vif intérêt et très chaudement applaudis. Justice.

—Lecocq est en faveur à l'Opéra. Depuis mon dernier bulletin, c'est encore l'une de ses partitions qui a été reprise : *La Petite Mariée*. Le lecteur est trop fixé sur ce ouvrage pour qu'il soit besoin d'en citer ici les parties saillantes.

On sait que le rôle de Graziella est au premier rang de ceux qui ont établi ici la réputation de Mme Alice Reine. Elle le joue et le chante avec le goût et la finesse qui la distinguent ; son succès n'a pas faibli un seul instant dans ces trois actes.

Je n'ignore pas que le rôle de Lucrezia est une charge, une caricature ; mais la caricature elle-même a ses limites, et en vérité, Mme Thal les franchit trop souvent. Appuyer ainsi sur les effets, c'est les diminuer, presque les supprimer. Je suppose qu'il suffira de rappeler ce fait à son intelligence pour qu'elle modère un peu intonations et attitudes. Assurément le personnage y gagnera en comique.

Un très pimpant petit page que Theobaldo, personnifié par la gentille Mme Adelaïde.

Vous savez ce qu'est M. Tony-Reine dans Raphaël de Montefiasco—qui comporte parmi ses plus joyeuses créations ; je ne borne à le rappeler. Je me contente également d'écrire que M. Géraizer dit avec un certain charme quelques passages du rôle du Podestat, entr'autres le duo du second acte ; la lecture de Boccace.

J'arrive aussitôt—car espacé et temps me pressent—j'arrive à M. Lefèvre, une nouvelle connaissance pour moi.

Je ne lui apprendrai rien, je pense, en disant que sa voix manque de corps, de mœlleux, qu'elle est grêle, et que quand il arrive à l'aigu, le son se fait nasal.

Si je le rencontrais dans l'opéra-comique proprement dit, je le déclarerais insuffisant. Mais puisque le voilà dans le domaine de l'opérette, j'estime qu'il y est fort bien à sa place, malgré cette exiguïté de volume des cordes vocales.

En effet, il est certainement des qualités artistiques chez M. Lefèvre, et en première ligne de celles-là je pose le goût. A coup sûr ce n'est point par la beauté des voix que brille le personnel de l'Opéra ; et une fois admis ce fait incontestable, c'est sur le tempérament scénique, sur la façon de dire des artistes qu'il nous faut nous rabattre ; là doit être recherchée la compensation.

La façon de dire, je le répète, fin de compte, presque tout est là en matière d'opérette ; et pour ma part je me sens toujours fort ennuyé de ceux qui dans ce répertoire là affichent des prétentions à la virtuosité. Ce n'est pas là ce genre burlesque que je la vais demander.

Or, généralement, M. Lefèvre dit bien, dit avec finesse. C'est un sujet qui évidemment a fréquenté de bonnes scènes, qui, théâtralement parlant, a du monde.

Si l'instrument manque d'ampleur, j'ai remarqué certaines phrases très heureusement posées, développées par l'artiste ; j'ai noté bien souvent du sentiment et de l'esprit. La tenue est fort bonne ; il y a de l'aisance dans le geste, de la justesse dans l'accent. Quelquefois un peu trop de retenue ; comme si l'artiste ne se sentait pas assez bien appuyé par la salle. Qu'il s'enhardisse, qu'il se livre davantage, et je n'en doute pas, ses qualités seront mieux appréciées.

S'il est à désirer que les nouveautés soient plus nombreuses dans le répertoire de l'opérette il faut reconnaître du moins que les artistes de cette troupe sont presque constamment sur la brèche, à la rampe.

Eh bien, malgré leurs fatigues ils sont sans cesse exposés à des demandes de *bis*, qui ont le double inconvénient de les surmener et de retarder infiniment le moment de leur baisser de rideau.

En vérité, il serait temps de ne plus taxer ainsi la bonne volonté des chanteurs, et de ne pas insister, alors même que la mimique de ceux-ci insiste aussi pour vous demander grâce.

Un autre genre d'explosion contre lequel la grande masse des spectateurs proteste : ces applaudissements, venus avant terme, mais trop viables, hélas ! qui éclatent au milieu de la conclusion d'une période musicale, et en interdisent d'entendre la cadence, qui souvent en est la partie intéressante, la plus fine. Trop de zèle, vrai public ou romains !!

—La Société Hospitalière des Dames Louisianaises me charge de remercier tous ceux qui ont prêté leur concours au Concert de vendredi — amateurs, membres de la presse, public, M. Grunewald.

Cette charmante soirée a rapporté une somme nette de $225, qui a servi à payer immédiatement le charbon fourni aux malheureux dont la pieuse Association a pris charge. Ces Dames me prient aussi d'exprimer leur regret de n'avoir pu entendre ce soir-là Mlle Régina Frémeaux, retenue chez elle par une indisposition.

La Poupée, tant convoitée, a été gagnée par le No. 633, appartenant à Mme Roussel, demeurant rue des Remparts entre les rues St-Philippe et des Ursulines.

J'aurais été heureux de parler d'une façon détaillée de cette fête de la charité, mais au dernier moment j'en suis empêché par des exigences de travail. Je dirai donc sommairement ce que j'aurais voulu écrire par le menu.

Il y eu succès pour tous : Mlle Marie Wannack ; MM. Aug. Dutilho, Félix Cohen, A. Claverie, Ch. Baldauli ; Mmes Withaun et Lejeune ; Mme H. Bayon, M. Geo. Connell. Tous ces noms sont connus de notre public ; ceux qui les portent sont habitués à ses bravos. Il en est plusieurs que j'entendais pour la première fois vendredi, et de ceux-là je ne ferai au devoir de parler dans un prochain bulletin.

A tous j'adresse mes doubles félicitations, pour la façon dont ils ont exécuté le programme et pour la large part qu'ils ont prise à une bonne action.

Mme Marguerite Samuel, un des représentantes les plus distinguées de l'art, à la Nouvelle-Orléans et aux Etats-Unis, je puis l'écrire hardiment, projette de donner ici des soirées qu'elle fera entendre ce qu'on appelle la musique de chambre.

Mme Samuel n'est pas seulement une pianiste de grand talent ; elle se distingue aussi par une rare finesse de goût et on peut se fier à elle pour le choix de ses programmes. Formée, comme tous les artistes de haut vol, à l'impérissable école classique, elle connaît celle-ci à fond, et lui empruntera tout ce qu'elle a de plus élevé. Elle saura s'entourer de musiciens dignes d'elle, et s'il est répondu, comme il convient, à l'appel qu'elle adresse à ceux qui ont le culte du beau, on peut être certain qu'elle nous donnera de remarquables exécutions. Qui la connaît, sait d'ailleurs qu'elle ne fait rien à demi, quand il s'agit de sujets artistiques.

J'indique seulement aujourd'hui son projet, mais je me ferai certainement un devoir et un plaisir d'y revenir bientôt. Il nous faut qu'elle ne peut contribuer au développement musical de la Nouvelle-Orléans.

—Je reçois un pau'tard une lettre de M. Arthur Durien et ne puis aujourd'hui qu'en dire en quelques mots le contenu.

La saison de deux mois, promise par le directeur actuel de l'Opéra, expire le 3 février. Il est disposé à renouveler son engagement pour une seconde période de deux mois aussi ; à la condition cependant qu'un abonnement sérieux le garantisse, dans une certaine mesure, contre les éventualités. A cet effet il propose de fournir, moyennant une somme de $42.50, un livret contenant 50 bulletins et donnant droit à chaque porteur à une place, soit au parquet, soit aux premières.

Selon la réponse de notre population, il accepera ou rejettera des propositions avantageuses qui lui viennent de diverses villes du Nord des Etats Unis.

Je n'ai pas besoin—le temps, d'ailleurs, ne m'en est pas laissé—d'entrer dans des redites sur l'importance de l'existence de l'Opéra. Si cet intérêt n'est pas compris, c'est que nous avons affaire aux apathiques sourds, ceux qui ne veulent point entendre ; et ceux-là, j'en suis convaincu, sont une infime minorité.

J'espère donc qu'il suffit de mettre en garde notre public ; de lui dire que nous voici arrivés à une période alglie, relativement à la scène française, pour que vite il agisse et empêche un départ qui serait de nature à compromettre l'avenir de celle-ci. C'en est fait de l'Opéra s'il est démontré que même une saison de quatre mois y est devenue impossible.

—Les bénéfices ont été tirés à l'Opéra, et le numéro 1 est échu à Mme Dachet, 1ère soubrette de la troupe. Son tour viendra prochainement, jeudi. Elle a choisi le spectacle que voici : *Les Deux Timides* ; Un Intermède ainsi composé : *La Vie*, monologue dit par M. Aubert ; *Paul et Virginie*, romance chantée par M. Abeot ; romance de *Mignon*, par M. Lefèvre ; *Le Sous-Préfet*, chansonnette par M. Gérard ; puis *Un mari dans du coton*, comédie en un acte, jouée par Mme Dachet et M. Gérard ; et enfin *Galathée*, de Victor Massé, opéra comique en 2 actes, chanté par Mme Caisso, MM. Géraizer, Caisso et Marchand.

Un spectacle excellent, n'est-ce pas ? et qui plaide, bien mieux que je ne le puis faire, les droits de la bénéficiaire. Ce droits sont d'abord le mérite reconnu de l'artiste et aussi le zèle dont elle a fait invariablement preuve depuis qu'elle est pensionnaire de notre Opéra.

Au moment de signer cet article, je reparte un oubli en citant le nom de M. Gérard qui, dans *Le Petit Marié*, a très convenablement tenu le rôle, assez piètre, de Castelémoli.

L. PLACIDE CANONGE.

Théâtre de l'Opéra.

Ce soir, seconde représentation de *Girofle-Girofla*, avec Mmes Alice Reine, Fernande, L. Grand, Aubert ; MM. Tony Reine, Caisso, Géraizer, Bronin.

L'opérette de Lecocq a été montée avec le plus grand soin. Costumes et accessoires entièrement neufs.

Quant à l'interprétation, les noms que nous venons de citer sont de ceux que le public aime à retrouver sur le programme.

Demain soir, *Le Petit Ludovic*, comédie en 3 actes.

Jeudi, bénéfice de Mme Amélie Dachet, la soubrette favorite. On trouvera dans notre bulletin artistique le détail de son spectacle.

MUSÉE-THEATRE. — Représentations chaque jour de 10 heures du matin à 10 heures du soir, au prix de 10 cents. Théâtre et Musée sont en ce moment supérieurement pourvus. A chaque pas, il faut s'arrêter, tant les *attractions* sont nombreuses.

Grand Opera House.

Judic.

C'est le lundi, 15 février, que JUDIC débutera au Grand Opera House, et nous n'avons pas besoin de dire avec quelle impatience est attendue la venue de celle qui, après avoir conquis Paris et la France, s'est rendue aux Etats-Unis, et veut aussi conquérir l'Amérique.

Le voyage était tentant sous tous les rapports, d'ailleurs, car M. Maurice Grau lui garantissait 209 soirées, lui assurant 630,000 francs, c'est-à-dire une somme de beaucoup supérieure à celle qui fut le prix de la tournée de Sarah Bernhardt aux Etats-Unis.

Judic est une reine du Popérette et de la comédie, et cette double couronne, elle la porte sur une tête charmante. Nous n'avons pas besoin d'entrer dès aujourd'hui dans une appréciation de ce talent incontesté. Elle a toutes les séductions de l'artiste, toutes les séductions de la femme. A l'artiste sans pareille on a donné un entourage digne d'elle.

M. Henri Cooper, des Variétés, l'un des acteurs les plus cités à Paris ; M. Maurice Minert, un ténor dont la voix est fraiche, ample et remarquablement stylée ; il n'a compté que des succès aux Bouffes Parisiens et à St-Pétersbourg ; M. Mézières, que tous connaissent ici ; Mlle Alice Raymonde, des Galeries St-Hubert, de Bruxelles ; M. Paul Ginet, des Variétés ; Mlles Marie Vallot, Jeanne Blanc, Marie Myribel, Alice Caro, Germain ; 25 choristes et un orchestre complet.

Citons comme répertoire : *Mlle Nitouche*, *La Femme à Papa*, *Niniche*, *La Roussette*, *La Cosaque*, *Le Grand Casimir*, *Les Charbonniers*, *Josephine* ; toutes créations de Judic.

Judic paraîtra aussi dans *La Grande Duchesse*, *La Belle Hélène*, *La Périchole*, *La Vie Parisienne*, *Mme l'Archiduc*, *La Mascotte* et *Divorçons*, l'un des succès les plus retentissants de Sardou.

M. Bidwell fera publier prochainement l'ordre des spectacles et le prix des places, dont on reconnaîtra la modicité ; surtout en se rappelant la valeur de la grande artiste.

THÉATRE STCHARLES.—Le Star Dramatic Company a eu une excellente pensée en faisant revivre le drame en 5 actes de d'Ennery et Belot, *Les Parements de Paris — Les Pavés de Paris*. Il y a en deux fois foule et succès ; piastres et bravos, que demander de plus? Bien gagnés les uns et les autres d'ailleurs.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de cette troupe ; nous nous contentons de dire qu'elle est restée à sa propre hauteur dans cette œuvre, si mouvementée, si dramatique, et que la direction a remise au répertoire avec un grand luxe de spectacle, et des effets d'un réalisme saisissant.

On redonnera aujourd'hui, en matinée et le soir, cet ouvrage où paraît tout le personnel du Star Dramatic Company.

GRAND OPERA HOUSE—Le drame *The Silver King* est une vieille connaissance de notre public, mais il a conservé le privilège des plus chaleureuses réceptions. Cet accueil coutumier ne lui a pas fait défaut hier et dimanche, et soyez certains que ce soir la troisième représentation s'en donnera devant salle pleine.

C'est là un genre de spectacle toujours populaire. A cette reprise *Silver King* est joué par une troupe de choix et doit le premier sujet, M. Frank Lang, est un favori du public américain. C'est du reste un artiste très sympathique, chaleureux, toujours en scène, et qui a le don de communiquer son ardeur à tous ceux qui l'entourent. De là un ensemble remarquable.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Deux bonnes soirées pour ce théâtre que celles de dimanche et d'hier. M. B. Curtis a été reçu très chaleureusement par un public nombreux, et *Sam'l of Posen* a retrouvé son succès des meilleurs jours.

On sait que le 47e Sainte-Marie Flastrich est une création très saillante de Curtis : il n'y fut jamais aussi complet qu'aujourd'hui. Le succès qu'y ont obtenu cet artiste, Mlle Albina de Mer, Mlle Florence Roberts et toute la troupe sont, et un garant que l'Académie de Musique ne désemplira pas cette semaine.

THÉATRE FARANTA:—Si l'engagement de M. Edwin Browne s'est fermé devant une salle pleine, la première représentation des *Baird's Mammoth Minstrels* le fut à ceci en rien, vendredi dernier, et c'était plaisir de voir combien vite tous ces comiques avaient mis l'auditoire en joie. Assurément leur programme est varié, amusant et fort agréablement exécuté.

Il sera conservé toute la semaine.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 25 janvier 1886.

Thermomètre de R. SCHMITZ, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin.....	36	2½ au-dessus de 0
9 M.....	47	8 " " 8
3 P. M.....	48	9 " " 9
6 P. M.....	49	9½ " "

Nlle-Orléans, 25 janvier 1886, 2 p. m.
Températures (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta.....	54	Nashville, Tenn...	38
Augusta, Geo.....	43	Omaha, Nebr.....	29
Savannah, Geo.....	43	Pierre, Dak.....	22
Mobile, Ala.....	40	Cairo, Ill.....	32
Montgomery, Ala.....	40	Davenport, Iowa.....	27
Vicksburg, Miss.....	37	Dubuque, Iowa.....	27
Galveston, Tex.....	60	Keokuk, Iowa.....	30
Indianola, Tex.....	60	La Crosse, Wis.....	27
Shreveport, La.....	50	St-Louis, Mo.....	41
Corsicana, Tex.....	56	St-Paul, Minn.....	16
Chattanooga, Tenn.....	48	Leavenworth, Kans.....	27
Cincinnati, O.....	40	Yankton, D. T.....	19
Louisville, Ky.....	43	Key West, Fla.....	67
Memphis, Tenn.....	32	Nlle-Orléans La.....	43

NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures

Naissances.

Mme William Fried, une fille.
Mme Alfred Barthe, un garçon.
Mme Louis H. Emmerling, une fille.

Décès.

Jules H. Wood, 12 ans, rue Burthe, près Lower Line.
Michael Rotelford, 5 jours, rues Bourgogne et Champ-Elysées.
Stephen Sanders, 7 jours, 61 rue Seconde.
Adelaïde Marques, 70 ans, rues St-Antoine et Robertson.
John Gilmore, 55 ans, rues St-James et Peters.
Patrick Barns, 53 ans, Passage de la Bourse et Bienville.
Ella Hampton, 1 an, 641 rue Royale.
Mme Virginia Gery, 41 ans, 538 rue Poydras.
Katie Feckenschue, 6 ans, 330 rue Freret.
Cerille Webster, 4 mois, rue Touti et Labadie.

Décès de la semaine.—Il est mort, pendant la semaine, dans les limites de la Nlle-Orléans, 124 personnes, dont 20 de phthisie pulmonaire, 4 de fièvres diverses, 4 de la diphtérie, 13 de la maladie du cœur, 5 de la maladie de Bright.

Ages—Au-dessous d'un an, 22 ; de 1 à 2 ans, 5 ; de 2 à 5 ans, 21 ; de 5 à 10 ans, 4 ; de 10 à 15 ans, 3 ; de 15 à 20 ans, 3 ; de 20 à 25 ans, 4 ; de 25 à 30 ans, 2 ; de 30 à 40, 19 ; de 40 à 50 ans, 11 ; de 50 à 60 ans, 10 ; de 60 à 70 ans, 11 ; de 70 à 80 ans, 11 ; de 80 à 90 ans, 3 ; de 90 à 100 ans, 3.

Nationalités.—Anglais, 1 ; Français, 6 ; Allemands, 0 ; Irlandais, 10 ; Italiens, 1 ; Louisianais, 51 ; Américains (autres que Louisianais), 27.

Il est mort 41 personnes du sexe masculin, et 53 du sexe féminin.

Il y a eu 10 décès à l'hôpital de charité.

Les coroners ont délivré 15 certificats de décès.

Proportion des décès (sur la base de 1,000 par an), dans la semaine, 27.09 ; blancs, 25.17 ; couleur, 32.25.

Voyageurs arrivés.

CITY HOTEL.

Geo. P. Anderton, Birmingham, Ala.; Thos. G. Shepard, C. E. RR., Cleveland, O.; Jas. Moines, Iowa; H. B. Wood, Hartford, Conn.; F. C. Brown, New York; J. C. Beyerton, Clanton, Ala.; A. S. Coverdale, C. Scarlet, Fort Mayne, Ind.; John L. Macfadden, New York; J. A. Buckner, Baltimore; Wm R. Barnhart St-Louis; H. C. Bunel, F. H. Bottom, Miss.; J. F. Moore, Montgomery; Bayou Bœuf, Lne; Mme N. C. Rose, Miss; W. Y. Hendricks, Miss; C. N. Frost, ville; T. R. Goddine, L. P. Roberts, Miss.; L. S Day, Mile Day, N. B. St. John, Rockford, Ills.; Joe Stein, St-Jacques, Lne; R. A. Norse, ville; Geo. A. Upton, Boston.

Théâtre de l'Opéra.

Ce soir, seconde représentation de *Girofle-Girofla*, avec Mmes Alice Reine, Fernande, L. Grand, Aubert ; MM. Tony Reine, Caisso, Géraizer, Bronin.

L'opérette de Lecocq a été montée avec le plus grand soin. Costumes et accessoires entièrement neufs.

Quant à l'interprétation, les noms que nous venons de citer sont de ceux que le public aime à retrouver sur le programme.

Demain soir, *Le Petit Ludovic*, comédie en 3 actes.

Jeudi, bénéfice de Mme Amélie Dachet, la soubrette favorite. On trouvera dans notre bulletin artistique le détail de son spectacle.

Cour de Circuit des Etats-Unis.—Dans l'affaire des compagnies de Téléphone où celle dite : "American Bell" est demanderesse, il a été accordé plus de temps aux parties litigantes pour remplir certaines formalités.

Le cautionnement exigé de R. F. Wheeler, accusé de faux en écriture, pour sa mise hors de prison provisoire, a été réduit de $3000 à $1500.

Le jury a rapporté hier un verdict contre L. F. Chalin, pour violation de la loi du revenu. Chalin est négociant en tabacs.

L'instruction de l'affaire de Alexandre Morney, accusé de violences sur la personne de Jules B. Camp, facteur de la poste, a été remise sans fixation de date. Morney est malade et ne sera pas en état de comparaître en cour de quelques jours, dit le certificat de son médecin.

Remis sous verron.—Le bandit nègre, Richard Rollins, a été réintégré au pénitencier hier soir. Il y purgeait une condamnation de dix-huit mois de réclusion pour attaque à main armée, et s'en était évadé il y a deux semaines.

Cour d'appel.—Les arrêts suivants ont été rendus hier par ce tribunal :